

DÉMOGRAPHIE ET CULTURES

*Colloque international de Québec
(Canada, 25-29 août 2008)*



**ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE
A I D E L F – 133, boulevard Davout – 75980 Paris Cedex 20 (France) – <http://www.aidelf.org>**

Une île au milieu d'un océan...

L'« exception mongole » en Asie : facteurs institutionnels/culturels et condition féminine

T. SPOORENBERG

Université de Genève & National University of Mongolia

Alors qu'un nombre croissant de populations d'Asie présentent de fortes discriminations à l'encontre des femmes et que ce phénomène semble gagner de nouveaux pays (notamment en Asie du Sud-est et en Asie centrale), la Mongolie fait (encore ?) figure d'exception. Comparativement à ses voisins Est-Asiatiques, elle ne présente pas des pratiques sociales discriminatoires à l'encontre des filles ou des jeunes femmes (mariées). Bien que partageant un système familial patrilinéaire et patriarcal et une histoire commune avec son puissant voisin la Chine, bien que le pays subisse aussi durement les conséquences de la chute de l'URSS, aucune dérive ne s'y observe à ce jour. Le rapport des sexes à la naissance ou durant l'enfance ne se trouve pas déséquilibré ; l'instruction féminine est l'égal de celle des hommes, et même plus élevée lorsqu'il est question d'études supérieures (université). Comment peut-on comprendre cette situation ? Quels sont les facteurs institutionnels, culturels ou historiques qui y contribuent ?

L'objectif de ce papier est premièrement de mettre en perspective la situation des femmes mongoles par rapport à celles des femmes en Asie, en soulignant la singularité de ce pays ; et deuxièmement de mobiliser différents facteurs institutionnels et culturels permettant de comprendre cette « exception asiatique ». En partant d'un constat – celui de l'« exception mongole » au milieu d'une Asie gagnée par la « fièvre » de la discrimination féminine – nous chercherons à mobiliser des facteurs historiques, institutionnels/culturels et socio-économiques permettant une meilleure compréhension de cette situation.

Une première partie donne un aperçu historique, économique et démographique sur la Mongolie. Le papier aborde ensuite un des deux principaux volets en comparant la situation des femmes mongoles par rapport à celle des femmes ailleurs en Asie à travers quelques mesures démographiques classiques de la discrimination (espérance de vie à la naissance, rapport des sexes à la naissance, différentiels de survie durant l'enfance), mais également à travers d'autres indicateurs (scolarisation, instruction secondaire et supérieure,...)¹. Ce premier volet s'ouvre par une description du système familial mongol. On retrouve en Mongolie de nombreux principes familiaux identifiés comme étant à la source des discriminations féminines en Chine, en Corée du Sud ou en Inde. Or, comme le reflète la comparaison internationale de quelques indicateurs, la Mongolie est loin de présenter des discriminations à l'encontre des femmes.

Venant compléter cette première partie largement descriptive, le second volet de ce papier cherche à comprendre les fondements culturels ou institutionnels de la non-discrimination des femmes mongoles. Parce que la discrimination féminine trouve ses origines dans les normes culturelles, sociales et religieuses, la référence à l'histoire et l'anthropologie est ici nécessaire. À côté d'études socio-économiques conduites depuis l'ouverture du pays à la communauté internationale, ce volet repose sur des études anthropologiques menées dans la première moitié du 20^{ème} siècle. Deux ouvrages sont utilisés ici pour documenter le système familial mongol. Le premier, *Mongol Community and Kinship Structure* de Vreeland (1973), a été initialement publié en 1956. À travers des entretiens compréhensifs de trois Mongols exilés aux États-Unis,

¹ En raison de la difficulté d'obtenir des données directement comparables pour un nombre important de pays, cet examen n'est pas aussi étendu que souhaité.

il documente de façon très détaillée les us et coutumes et l'organisation de trois sociétés mongoles différentes entre la fin du 19^{ème} siècle et la première moitié du 20^{ème} siècle. Le second livre, *Mongolia's Culture and Society* de Jagchid et Hyer, est publié en 1979. Il rassemble une large somme d'informations sur la culture et la société mongole et son évolution partant des caractéristiques de la culture nomade et de son style de vie, en passant par la religion, les lettres et les arts, pour finalement traiter de la structure et l'organisation économique et politique. Les informations recueillies dans ces deux ouvrages de référence sont complétées ou enrichies par d'autres tirées de l'Histoire secrète des Mongols, *The Secret History of the Mongols* (2007), le récit ou fresque de la vie de Genghis Khan datant du 13^{ème} siècle et documentant de nombreux aspects sur la culture traditionnelle mongole. Enfin, the *Encyclopedia of Mongolia and the Mongol Empire* (Atwood 2004) est également utilisée pour vérification et validation de divers éléments. À travers ces lectures, le rôle et la place de la femme dans la société traditionnelle, son importance dans l'économie domestique, la tradition mongole bouddhiste, de même que l'expérience socialiste du pays durant le 20^{ème} siècle sont considérés dans leur relation avec le genre. On comprendra la place et le rôle de la femme au sein de l'économie mongole traditionnelle. Historiquement, la femme mongole joue un rôle important et reconnu dans l'économie domestique. En outre, comme dans toutes les sociétés nomades, les tâches domestiques sont, par leur nature, largement divisées entre sexes (malgré une certaine flexibilité) ; les femmes sont davantage associées à la production de « biens » tandis que les hommes le sont au bétail. On tentera ainsi d'atteindre les substrats anthropologiques de la résistance à la discrimination au sein d'une population fortement mise sous pression.

Un aperçu sur la Mongolie : histoire, économie et démographie

Après avoir conquis le plus grand empire connu dans l'histoire de l'humanité suite à l'unification des tribus Mongoles par Gengis Khan en 1206, dès le 17^{ème} siècle, la Mongolie subit la domination chinoise (mandchoue) de la dynastie des Qing jusqu'en 1911 (Baabar 2005 ; Bawden 1989). En 1921, le Parti révolutionnaire du peuple Mongol avec le soutien de la Russie soviétique proclame l'indépendance officielle du pays souhaitant s'affranchir de l'influence chinoise. En 1924, la première constitution socialiste est adoptée, faisant de la République Populaire de Mongolie le premier pays au monde (après les républiques fondatrices de l'URSS) à faire le choix d'une voie de développement socialiste. Dès lors, et durant près de 70 ans, le destin de la Mongolie a été largement influencé par l'URSS.

L'histoire du 20^{ème} siècle en Mongolie peut être divisée en deux grandes périodes. Une première, faite de soubresauts, d'incertitudes, de luttes d'influence (entre la Chine et la Russie) et d'expérimentation du modèle collectiviste soviétique, s'étale jusqu'à la seconde Guerre Mondiale. À l'image de l'URSS, les années 1930 sont marquées par des purges politiques et religieuses et des destructions des monastères bouddhistes. Au cours de ce premier 20^{ème} siècle, l'économie ne décolle guère ; la population stagne du fait d'un environnement épidémiologique défavorable (Randall 1993).

Durant les années qui suivent la seconde Guerre Mondiale, avec le lancement du premier plan quinquennal en 1948, l'économie centralisée, basée sur l'industrialisation et la collectivisation du secteur agricole, se développe. À travers le COMECON (auquel la Mongolie adhère en 1962), la Mongolie développe des liens particulièrement importants avec les républiques soviétiques jusqu'à la fin des années 1980 (échanges commerciaux, financiers, scientifiques, techniques,...). Durant ces années de développement socialiste, l'économie est stable et nombreux sont les progrès atteints en matière de développement social. La mise en place d'un système de santé ambitieux (gratuit, couvrant l'ensemble du territoire national), l'importation de médicament de l'URSS, le développement de la scolarisation et l'amélioration des niveaux de vie contribuent au déclin de la mortalité dès le début des années 1950 (Randall

1993 ; Neupert 1996 ; Riley 2005). Comme la population est une variable centrale dans la planification d'une économie socialiste, des mesures pro-natalistes soutenant la fécondité et les familles sont adoptées dans le 3^{ème} plan quinquennal (1961-65) : allocations maternité ; décorations nationales (Mère glorieuse de la nation, ordre I et II) et autres bénéfiques sous forme financière ou autres (p.ex. retraite anticipée dès l'âge de 50 ans) pour les mères des familles nombreuses ; impôts spéciaux taxant les adultes non-mariées et les couples sans enfants ; adoption d'un code de travail protégeant les mères travaillant et les assistant financièrement (Neupert 1996). Dans le même temps, l'accès à la contraception, la stérilisation et l'avortement sont prohibés, strictement soumis au contrôle médical. Comme résultat, la fécondité culmine à 7-8 enfants par femme entre la fin des années 1960 et la moitié des années 1970.

Comme pour les autres pays soviétiques, les premiers succès face à la mort sont impressionnants, mais le système de santé peine à assurer sur le long terme des gains dans les conditions de vie : dès la fin des années 1960, l'espérance de vie stagne (Spoorenberg 2008). Du côté de la fécondité, dès 1975, avec la réduction des mesures de soutien aux familles, la libéralisation progressive de l'accès à la contraception et à l'avortement, la fécondité recule pour atteindre 4,6 enfants par femme en 1989.

En 1990, la Mongolie mène sa propre révolution politique et économique. La transition de système est brutale et plonge les individus dans l'incertitude (Bruun & Odegaard 1995 ; Rossabi 2005). Le chômage (un phénomène inconnu jusqu'alors), l'inflation, la pauvreté et les inégalités sociales se développent à travers le pays. L'espérance de vie accuse également un choc (plus important pour les hommes que pour les femmes) et la fécondité plonge littéralement atteignant 2,5 enfants par femme en 1993 puis 1,9 en 2005. À bien des égards (tant économiques que démographiques), la Mongolie est passée par les mêmes étapes que les autres ex-républiques soviétiques. Néanmoins, malgré l'influence indéniable du socialisme, certains aspects culturels ont survécu. La transition de système s'est accompagnée d'un renouveau du bouddhisme (Bareja-Starzynska & Havnevik 2006), d'un retour au pastoralisme (Bruun 1996), d'une résurgence nationaliste et d'une réappropriation de l'histoire (Kaplonski 2004) ; bref, plus généralement d'un retour à une identité culturelle mongole.

Bien que son histoire récente ait été fortement influencée par l'URSS, la Mongolie partage de nombreux traits avec les autres pays d'Asie de l'Est. Outre des principes familiaux quasi similaires (nous y reviendrons), on retrouve également en Mongolie un système identique de calcul de l'âge (un enfant est âgé d'une année à sa naissance ; deux à son premier anniversaire,...) et un calendrier lunaire basé sur un cycle de 60 années (12 animaux et 5 caractéristiques).

Condition féminine en Asie – mise en perspective de la Mongolie

Dans un premier temps, on présentera ici les similitudes que la Mongolie partage avec la plupart des pays d'Asie en matière de système familial. Les principes discutés ici s'inscrivent dans une tradition de stylisation des pratiques familiales (Davis 1955 ; Hajnal 1983 ; Skinner 1997 ; Das Gupta 1998). Ces principes reflètent des règles et pratiques, façonnent les rôles des membres de la famille et pèsent sur des aspects fondamentaux de l'organisation de la société et des comportements démographiques. Dans un second temps, on comparera la situation des femmes mongoles à celle des femmes d'autres pays asiatiques à travers l'examen de divers indicateurs. Le but étant de montrer que, partageant des caractéristiques familiales communes aux pays asiatiques pour lesquels les pratiques discriminatoires à l'encontre des femmes sont avérées, la Mongolie ne se caractérise pas par de telles pratiques.

Système familial en Mongolie – patrilinéaire et patrilocal, comme dans les pays où les pratiques discriminatoires à l'encontre des femmes sont observées...

La plupart des pays d'Asie se caractérise traditionnellement par un système familial patriarcal, patrilinéaire et patrilocal. Bien que l'Asie présente des variations régionales dans la structure des familles (p. ex. famille-souche japonaise, famille élargie chinoise et indienne...), les principes de patrilinéarité et de patrilocalité se retrouvent dans la majorité des cas : la succession s'opère à travers un héritier masculin (principe patrilinéaire) ; et le jeune couple marié réside avec ou à proximité des parents de l'époux (principe patrilocal). Ces caractéristiques se traduisent au niveau domestique par des hiérarchies basées sur la génération, l'âge et le genre qui définissent l'accès aux ressources. Les processus de socialisation encouragent la soumission des femmes à leur mari et à leur belle-famille. Bien souvent, les mariages sont arrangés ou négociés, répondant à une logique privilégiant les intérêts familiaux à ceux des individus.

La Mongolie présente également un système familial patriarcal, patrilinéaire et patrilocal. Les mariages y sont exogames et traditionnellement négociés ou arrangés selon certains critères (relations entre les familles des futurs époux, richesse et statut social des familles) lorsque les enfants sont encore jeunes (la cérémonie se déroulant plusieurs années après l'accord des familles) (Vreeland 1973 : 73, 237 ; Jagchid & Hyer 1979 : 83 ; *The Secret History of the Mongols* 2007 : 29-31). La cérémonie de mariage a lieu dans la famille de la fiancée, mais la résidence du couple est patrilocale (Vreeland 1973 : 53 ; Jagchid & Hyer 1979 : 83-86)². Cela se reflète dans les termes utilisés pour chaque sexe pour parler du mariage : pour les femmes, le terme « *mördokhu* » – littéralement « s'en aller sur un cheval » – reflète bien le fait de quitter la famille paternelle³ ; pour les hommes, *gerelkü* ou *gerelene* – établir une *ger*⁴ ou un ménage séparé (Vreeland 1973 : 53 ; Jagchid & Hyer 1979 : 82-83). Ce dernier terme pourrait laisser penser à une pratique néolocale, mais généralement le jeune couple marié établit sa nouvelle *ger* juste à côté de celle des parents du mari (Vreeland 1973 : 53 ; Jagchid & Hyer 1979 : 83).

Tout comme dans la plupart des sociétés asiatiques, il est également important de perpétuer la lignée familiale (patrilinéarité). Traditionnellement, le foyer (au sens littéral) symbolise la famille mongole, sa continuité et son unité. Si bien que, symboliquement, lorsque le feu s'éteint ou s'en va à l'extérieur, la continuité familiale est rompue ; la famille meurt (Jagchid & Hyer 1979 : 254).

Néanmoins, cette nécessité n'a jamais atteint l'importance qu'elle revêt et les conséquences constatées dans d'autres sociétés comme en Chine ou en Inde. En Mongolie, en l'absence d'héritiers mâles, il est coutume d'adopter un fils d'un parent proche pour assurer la lignée. Il est en revanche très rare qu'un beau-fils change de lignée pour assurer la perpétuité de celle de ses beaux-parents. Par contre, il n'est pas rare qu'un moine bouddhiste quitte sa robe pour se marier et assurer la continuité de la descendance paternelle (Jagchid & Hyer 1979 : 254).

Les pratiques successorales opèrent généralement à travers un héritier mâle. Si dans bien des cas, le fils aîné est privilégié lors de la succession (primo-géniture), le fils cadet hérite du troupeau et de biens meubles (ultimo-géniture) – une pratique inhabituelle en Asie. En fait, généralement, le fils aîné reçoit sa part d'héritage du vivant de son père (souvent à son

² Une résidence matrilocale peut être parfois observée en tant qu'arrangement spécial pour permettre le transfert de la propriété dans le cas où un père n'a pas d'héritier mâle (Vreeland 1973: 82).

³ « [...] Mais le destin d'une fille est de ne pas vieillir dans la famille qui l'a vue naître. » (*The Secret History of the Mongols* 2007 : 31, notre traduction).

⁴ *Ger* est le mot mongol désignant la tente de feutre circulaire des nomades, signifiant *maison*. *Yourte*, d'origine russe, est plus connue.

mariage), tandis que le fils cadet (ou un autre fils considéré comme plus apte ou favori), souvent demeuré auprès de ses parents, hérite de leurs biens à leur décès (Jagchid & Hyer 1979 : 252 ; voir également *The Secret History of the Mongols* 2007 : 191, section 242). Au décès des parents, la famille étendue éclate et les frères établissent leur propre ménage conjugal ; le frère aîné conservant une grande influence (Jagchid & Hyer 1979 : 253-254).

L'ensemble des relations et comportements interpersonnels caractérisés par la réserve/distance ou la familiarité/proximité repose sur quatre facteurs fondamentaux (par rapport à *ego*) : l'âge, la génération, la séniorité, et la nature de la relation (plus ou moins intime) (Vreeland 1973 : 68). Tout comme la plupart des idiomes asiatiques, la langue Mongole comprend des pronoms distinguant l'interlocuteur en fonction de son âge⁵. Les enfants accordent un grand respect à leurs parents tout au long de leur vie. Ces caractéristiques se retrouvent également dans l'organisation de l'espace au sein de la yourte ou de la maison ; certains espaces sont traditionnellement réservés à certains membres de la famille en fonction de leur âge et sexe (cf. p.ex. Vreeland 1973 : plan 2 (après p. 55) ; plan 7B (après p. 154) ; plan 11 (après p. 219)). Encore de nos jours, ces hiérarchies de genre et d'âge sont respectées dans la vie familiale quotidienne (p.ex. lors d'un repas, les hommes sont servis en premier, par ordre décroissant en partant du plus âgé ou honorifique).

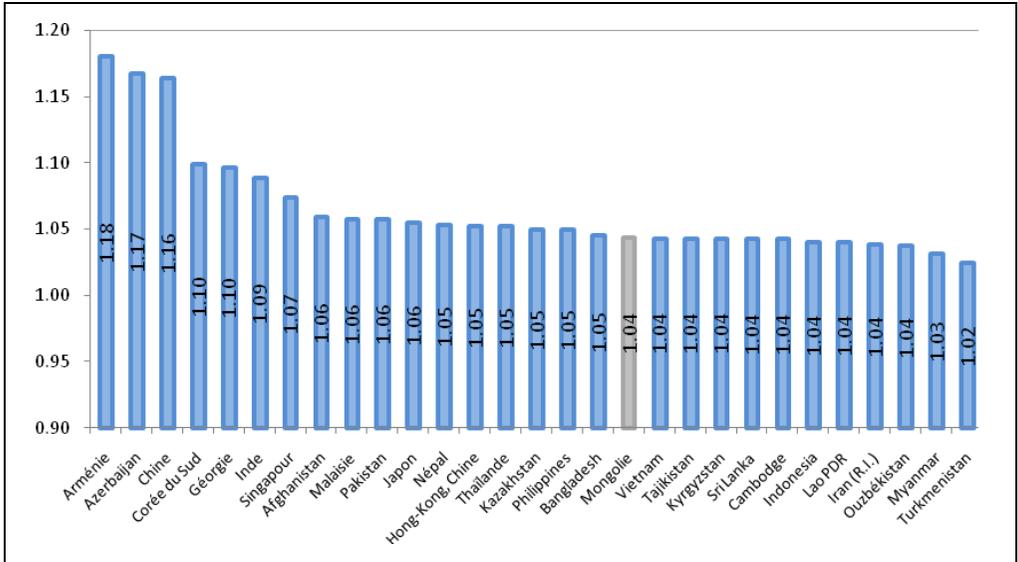
...mais ces similitudes familiales demeurent sans conséquence pour les femmes...

Dans les sociétés patriarcales et patrilinéaires asiatiques, on observe généralement une préférence marquée pour les garçons. Pour des raisons économiques, sociales, culturelles et spirituelles, les fils ont un statut plus élevé et davantage de valeur aux yeux de leurs parents que les filles. En Chine, en Corée et à Taïwan, sociétés confucéennes, la lignée familiale et le culte aux ancêtres ne peuvent être perpétués et assurés qu'à travers un héritier mâle. Pour les hindouistes (Inde, Népal), c'est l'héritier masculin (de préférence marié) qui accomplit les rites funéraires au décès de ses parents (p. ex. allumage du bûcher) ; son absence condamnant les parents à l'errance éternelle. Cette préférence se traduit par des pratiques discriminatoires à l'encontre des filles ou des femmes. Elle se constate directement dans certains indicateurs sociodémographiques.

Il existe peu de lois en démographie, mais l'une d'elles est le rapport des sexes à la naissance et durant l'enfance. En l'absence de discrimination liée au sexe, il naît 104-106 garçons pour 100 filles. Cet avantage numérique masculin est pour combler les risques de mortalité plus élevés de ces derniers durant l'enfance. Nombreuses sont les études ayant démontré l'importance des pratiques discriminatoires exercées à l'encontre des filles durant l'enfance (entre autres, Attané & Véron 2005 ; Attané & Guilmoto 2007). Si les cas du Bangladesh, de la Chine, de la Corée du Sud, de l'Inde, du Népal, du Pakistan, de Singapour et de Taïwan sont largement connus, ces pratiques semblent se généraliser à certains pays du Sud-est asiatique (Indonésie, Vietnam) (Siagian & Dasvamra 2005 ; Bélanger et al. 2003) et du Caucase (Géorgie, Arménie) (Meslé et al. 2007). Néanmoins, la Mongolie n'est pas (encore ?) gagnée par cette fièvre.

⁵ *Ta* – forme polie, honorifique réservée aux personnes plus âgées ; *Chi* – forme familière utilisée pour des personnes plus jeunes.

FIGURE 1 : RAPPORT DES SEXES (0-4 ANS) (NOMBRE DE GARÇONS POUR 1 FILLE), ASIE, DIVERS PAYS, 2005-2006.



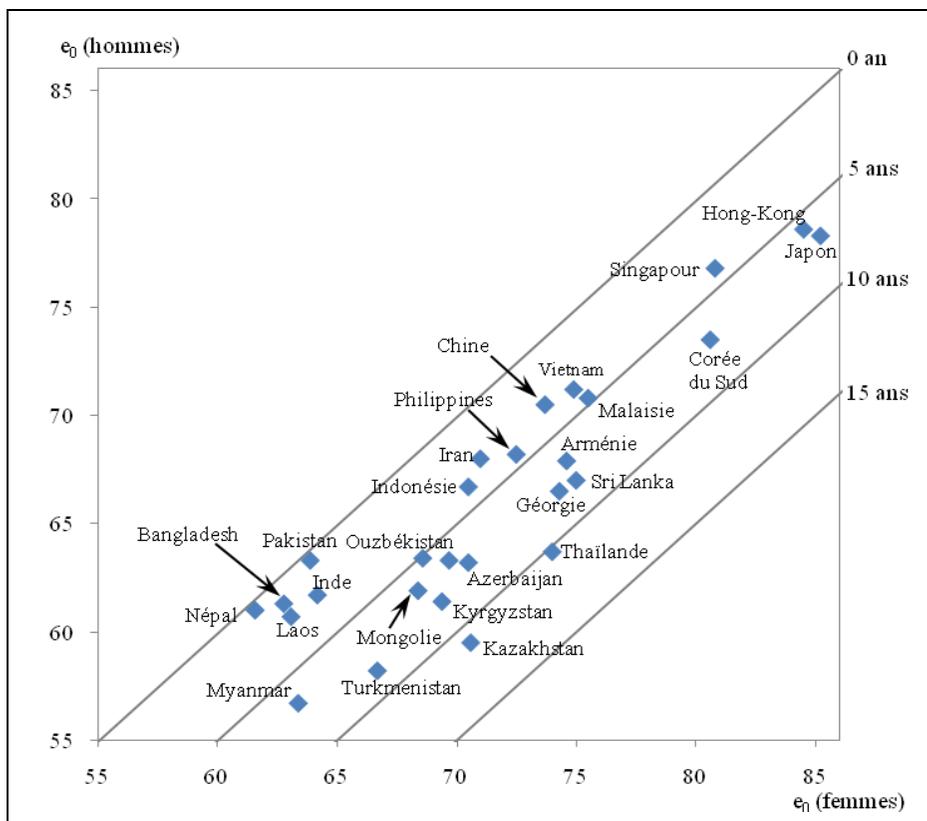
Source : nos calculs à partir de ESCAP 2007.

La figure 1 présente le rapport entre sexes entre 0 et 4 ans pour différentes populations asiatiques en 2005-2006 (ordonnées en ordre décroissant). Reflétant des risques de mortalité plus élevés, des rapports à la naissance et durant l'enfance dépassant 104-106 garçons pour 100 filles traduisent des pratiques discriminatoires (avortement sélectif, surmortalité des petites filles,...)⁶. On retrouve bien là la plupart des pays précédemment cités. Dans cette comparaison, la Mongolie se distingue de ces pays où des discriminations à l'encontre des filles sont constatées dans les indicateurs sociodémographiques.

On retrouve *grosso modo* ces pays où règnent ces pratiques dans les comparaisons des espérances de vie à la naissance entre sexes. Les pays où l'on trouve les plus fortes pratiques discriminatoires sont ceux qui, jusqu'à récemment, présentaient une espérance de vie plus élevée pour les hommes par rapport aux femmes (une anomalie : d'après les lois de la nature, les femmes connaissent une mortalité inférieure à tous les âges, devant se traduire par une espérance de vie plus longue). La figure 2 croise l'espérance de vie à la naissance des hommes et des femmes et indique l'écart d'âge entre ces deux indicateurs. Les pays précités présentent de faibles écarts entre espérances de vie à la naissance des hommes et des femmes variant de quelques mois à quelques années, mais inférieurs dans tous les cas à quatre années. En comparaison, en Mongolie (et dans les autres pays d'Asie centrale), les écarts y sont plus élevés ; témoins à la fois de l'absence de pratiques discriminatoires envers les femmes mais également des conséquences sur la santé et la mortalité de la fin du socialisme.

⁶ On ne saurait exclure également des effets de qualité des données.

FIGURE 2 : ESPÉRANCES DE VIE À LA NAISSANCE PAR SEXE, ASIE, DIVERS PAYS, 2000-2005.



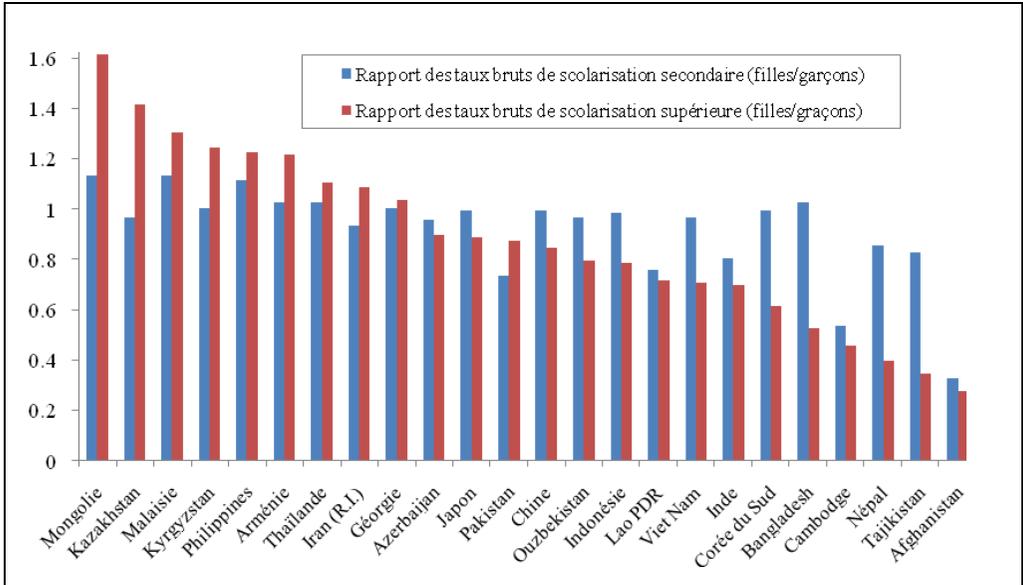
Source : ESCAP 2007 : 13.

Note : Les diagonales indiquent l'écart d'âges entre l'espérance de vie à la naissance (e_0) des hommes et des femmes. Dans aucun pays e_0 des hommes dépasse celle des femmes.

Les discriminations envers les femmes ne se constatent pas uniquement en termes de risques de mortalité accrus. Elles s'observent également dans d'autres sphères sociales (scolarisation, santé, emploi/activités économiques,...). S'il est un secteur où la Mongolie présente un profil bien différent des autres pays asiatiques, c'est celui de la scolarisation (figures 3 et 4). En Mongolie, les taux de scolarisation des filles sont largement supérieurs à ceux des garçons : pour 100 garçons scolarisés à l'école secondaire, on enregistre 114 filles. Et l'écart se creuse lorsqu'il est question des études supérieures : à ce niveau, ce sont 162 filles pour 100 garçons qui poursuivent leur formation (figure 3)⁷. En comparaison, en Chine, on enregistre le même nombre de filles que de garçons scolarisés au niveau secondaire, mais seules 85 filles (pour 100 garçons) sont comptées au niveau des études supérieures. En Inde, on compte au niveau secondaire seulement 81 filles pour 100 garçons ; au niveau supérieur, on ne trouve plus que 70 filles pour 100 garçons. Au Népal, 86 filles (pour 100 garçons) sont scolarisées au niveau secondaire et seulement 40 (pour 100 garçons) au niveau supérieur.

⁷ Ce déséquilibre de genre dans les études a et aura des implications directes sur la démographie. Par exemple, un nombre croissant de femmes ayant poursuivi des études supérieures ne trouveront de conjoints de même niveau d'instruction.

FIGURE 3 : RAPPORT DES TAUX BRUTS DE SCOLARISATION DES FILLES À CEUX DES GARÇONS, ASIE, DIVERS PAYS, 2005.

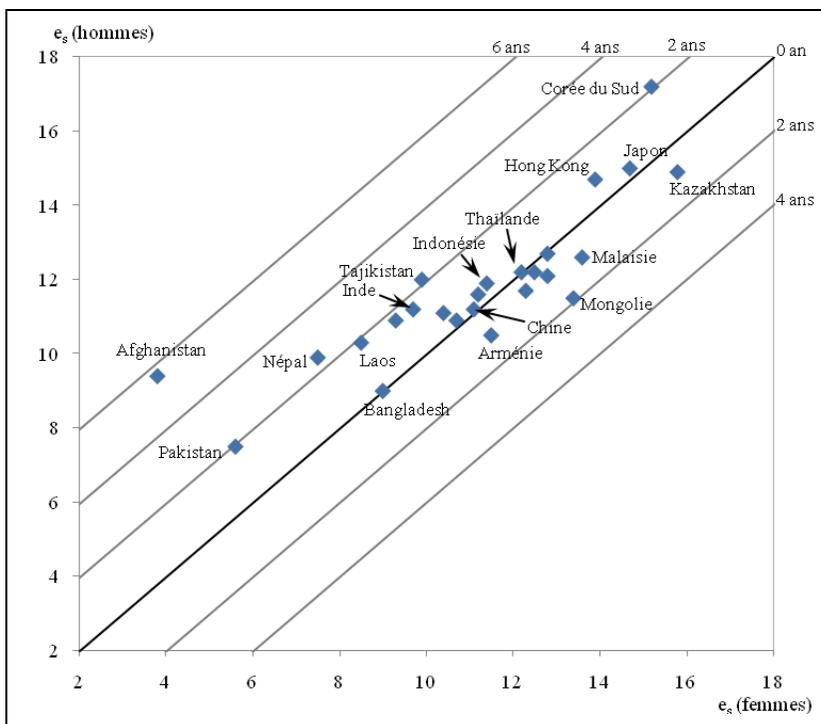


Source : ESCAP 2007 : 70.

Note : pour l'Afghanistan, le Bangladesh, la Chine, la Malaisie, le Népal et l'Ouzbékistan, données de 2004.

En termes d'espérance de scolarisation (figure 4), on note également de grandes différences entre pays asiatiques et entre sexes, reflétant à la fois des niveaux différents de développement socio-économique et des pratiques et normes sociales plus ou moins favorables aux femmes. Une fois encore, les données de la Mongolie font apparaître une condition féminine élevée par rapport aux autres pays asiatiques : le nombre d'années de l'espérance de scolarisation pour les femmes est relativement élevé (13,4) et l'écart entre les sexes est favorable aux femmes. Pour les pays ici retenus, ce dernier indicateur est du reste le plus élevé d'Asie (1,9 années de plus pour les femmes). Par contraste, la situation des femmes en Inde, au Népal ou au Pakistan est à l'opposé : les espérances de scolarisation féminines y sont moins élevées et l'écart entre sexes – de plus de 2 ans – en faveur des garçons.

Bien que cet examen comparatif de divers indicateurs sociodémographiques doive s'étendre à un éventail plus large d'indicateurs, notamment en termes d'accès aux ressources ou aux soins de santé, cet exercice demeure limité par la disponibilité de données comparables. Néanmoins, il suffit pour souligner la particularité de la Mongolie en matière de condition féminine. Alors que les pays asiatiques où les pratiques discriminatoires sont observées présentent des traits communs attestant la situation privilégiée réservée aux garçons et aux hommes, rien de similaire ne se constate dans les données mongoles. Comment peut-on comprendre cette situation ? Comment comprendre que des systèmes familiaux (quasi-)identiques n'engendrent-ils pas les mêmes conséquences à l'égard des femmes ? Quels sont les facteurs institutionnels, culturels ou historiques qui y contribuent ?

FIGURE 4 : ESPÉRANCE DE SCOLARISATION (E_s) PAR SEXE, DIVERS PAYS D'ASIE, 2005.

Source : ESCAP 2007 :74.

Note : Pour le Népal, données de 2000 ; pour l'Afghanistan, le Bangladesh, le Cambodge, la Malaisie et l'Ouzbékistan, données de 2004. *Lecture du graphique :* les diagonales indiquent l'écart en année entre les deux sexes.

Facteurs institutionnels et culturels

Il est tentant de rattacher cette absence de discriminations féminines en Mongolie aux choix politiques passés. À bien des égards, l'expérience socialiste, et le principe même d'égalité sur lequel elle est fondée, ont contribué à une amélioration de la condition féminine en Mongolie. Cela ne fait aucun doute⁸. Mais reconnaître ce rôle ne suffit pas à lui seul pour comprendre pourquoi, dans un contexte donné (Mongolie), la modernité/développement économique et social et ses transformations démographiques n'engendrent pas de discriminations féminines, alors que dans d'autres (Chine, Inde) ceux-ci génèrent et exacerbent un repli sur des principes culturels discriminant les femmes. En fait, l'élément qui importe ici est la base ou le substrat anthropologique d'une société ; le noyau dur de l'identité d'un peuple. Face aux changements socio-économiques et démographiques, en temps de crise, ce substrat est activé et implique des réponses différentes selon les sociétés⁹. C'est à la découverte de ce substrat pour la Mongolie que cet ultime volet est consacré.

⁸ Il ne faut, néanmoins, idéaliser à l'excès les gains pour les femmes sous le socialisme. Nombreux sont les auteurs à les relativiser ; voir pour plus de détails, Molyneux (1995).

⁹ On pourra lire à cet égard l'essai de Courbage et Todd (2007) sur la crise d'identité de l'Islam ou, pour une lecture plus 'scientifique' et micro, les chapitres dans Bengtsson et al. (2004) sur les réponses démographiques aux pressions sociales et économiques en Europe et en Asie.

Nomadisme pastoral

À l'évocation de la Mongolie, généralement deux images viennent à l'esprit. La première renvoie à Gengis Khan et ses hordes de cavaliers déferlant et conquérant ; la seconde aux espaces infinis de la steppe parsemée de quelques yourtes et de milliers de troupeaux. Ces deux images évoquent néanmoins une et même réalité : le nomadisme pastoral. Cette activité économique, sur laquelle la société mongole s'est développée, domine le pays depuis des siècles. De nos jours encore, plus de 45% de la population vit en zone rurale et est impliquée, de près ou de loin, dans l'économie pastorale nomade. Cette activité a façonné bien des aspects de la culture et société mongole. Dépendant directement des conditions climatiques et biogéographiques, le nomadisme pastoral repose sur une organisation et division des tâches bien délimitées. La solidarité et l'entraide sont nécessaires tant au sein du ménage qu'au niveau de la société.

Dans les sociétés nomades, ce qui fait la richesse, c'est le troupeau ; le nombre de têtes de bétail qu'une famille possède. Dans les économies pastorales, le facteur « travail » est investi à la fois dans la création de produits tirés de l'élevage destinés à la consommation ou à la vente, mais également dans le renouvellement continu du troupeau. Pour être efficace et prospère, la gestion quotidienne d'un troupeau et des activités qui lui sont rattachées (collecte et transformation des matières brutes (laine, lait,...)) reposent sur une division du travail très claire. Les tâches exercées par les hommes, le plus souvent en lien avec la gestion directe du troupeau et des animaux, sont distinctes de celles échues aux femmes largement consacrées au traitement, conditionnement et transformation des produits provenant du troupeau (traite, confection du fromage, beurre, saucisses...) (Vreeland 1973 : 49, 149, 216-217 ; Cooper & Gelezhamtsin 1994). Cette division nécessaire du travail, ou plutôt, cette complémentarité dans l'économie domestique est centrale pour comprendre la condition féminine des femmes mongoles.

Cooper et Gelezhamtsin (1994) ont montré que le genre structure et explique la division quotidienne du travail, sa répartition annuelle, l'usage du temps, et les pratiques de mobilité. Généralement, les activités des femmes sont concentrées à l'intérieur ou à proximité de la yourte par la gestion quotidienne du ménage et les activités productrices en lien avec le troupeau ; les hommes, occupés à la garde et pâture du troupeau, sont éloignés de la yourte la majeure partie de la journée. Durant l'année, les femmes sont le plus occupées durant la saison de laitage correspondant aux mois d'été, tandis que les hommes sont plus occupés en hiver par la préparation et l'entretien des abris¹⁰. La mobilité masculine dépend directement de celle du troupeau. En plus de cette responsabilité quotidienne, les hommes se rendent régulièrement au chef-lieu du *soum* (échelon administratif inférieur à la province (*aimag*))¹¹ pour vendre ou acquérir divers produits. Ils prennent également part à davantage de manifestations sociales que les femmes. Les activités des femmes, structurées autour de la yourte, impliquent bien moins de trajets – consacrés habituellement à divers achats ou visites à la famille ou aux amis. Ces trajets s'effectuent généralement durant les mois de décembre, janvier et février lorsque les activités de laitage et la demande de travail sont moins importantes.

L'ensemble du travail quotidien, de la gestion annuelle du troupeau et des activités de production est structuré selon le genre. Ces divisions reposent sur la complémentarité des sexes dans le but de perpétuer le troupeau – fondement de la survie et seul garant de la prospérité future de la famille. La contribution des femmes, centrale à l'économie domestique, est ainsi un des principaux garants de leur condition. En cas de discrimination à leur égard, c'est la prospérité et, à terme, la survie de la famille qui est directement mise en péril.

¹⁰ Voir également Mearns *et al.* (1994).

¹¹ Administrativement, la Mongolie compte 20 *aimags* (provinces) plus la capitale Ulaanbaatar.

L'économie pastorale, centrée autour de la gestion du troupeau, affecte directement le système familial. Comme le troupeau ne peut croître sans limite (les moyens humains et en ressources naturelles ne sont pas indéfiniment extensibles), ni prospérer au-delà d'une certaine taille, il devient parfois nécessaire de le diviser, impliquant naturellement une division des familles. Ainsi, en Mongolie, « aucun grand système familial n'a pu se développer comme ce fut le cas en Chine voisine » (Jagchi & Hyer 1979 : 251, notre traduction).

Un autre élément d'importance pour la condition féminine qui résulte directement des principes de solidarité et d'entraide est le mariage. Les mariages étant arrangés ou négociés entre deux familles, cela suppose que les familles des époux sont voisines ou, à défaut, se connaissent et sont susceptibles de s'entraider face à d'éventuelles difficultés. Cette pratique matrimoniale mongole, sans être l'égale de celle endogame pratiquée en Inde du Sud, rappelle le modèle régional identifié par Dyson et Moore (1983) plus favorable aux femmes par rapport à celui de l'Inde du Nord. Dans un tel système, l'épouse, parce qu'elle n'est pas une complète étrangère qu'il faut contrôler, bénéficie d'une plus grande autonomie au sein de sa belle-famille.

Bien que le statut des femmes n'est pas égal à celui des hommes au sein du ménage ou de la société, il est comparativement élevé et libre en considération de la situation des femmes dans les autres régions d'Asie. Parce que l'entraide et la solidarité implique des liens sociaux étendus, un style de vie nomade ne conduit pas la femme à être soumis et dépendante d'un réseau social limité (Jagchid & Hyer 1979 : 251).

Bouddhisme

Le Bouddhisme fait partie intégrale de l'identité mongole (Bareja-Starzynska & Havnevik 2006). Il joue également un rôle non négligeable pour comprendre la condition féminine des femmes en Mongolie.

Dès le premier millénaire, le Bouddhisme s'est répandu en Mongolie. Khubilai Khan (petit-fils de Gengis Khan et fondateur de la dynastie Yuan en Chine (1277-1367)) l'a adopté comme religion d'État¹². Après la chute et la déliquescence de ce qui fut le plus grand empire de l'Histoire, le bouddhisme connaît un second essor au 16^{ème} siècle. L'adoption du Bouddhisme a directement influencé l'organisation de la société mongole. Jusqu'au début du 20^{ème} siècle, la société mongole, de type féodale, était fortement hiérarchisée avec le clergé bouddhiste à son sommet. Jusqu'à la proclamation d'indépendance du pays en 1921, l'autorité spirituelle et politique était incarnée en la seule personne du *Bogd Khan* (Babaar 2005 ; Bawden 1989). Bien qu'interdit durant le socialisme, le Bouddhisme a survécu aux vagues des purges staliniennes des années 1930 soldées par la destruction de centaines de temples et la mort de milliers de moines. Avec la fin du socialisme et la libéralisation démocratique des années 1990, le Bouddhisme connaît une renaissance : des écoles monastiques sont créées ; de nouveaux temples sont construits.

Les conséquences du Bouddhisme pour la condition féminine sont fondamentalement différentes par rapport aux autres religions asiatiques majeures. À l'opposé de la Chine, de la Corée du Sud, de Taïwan, de l'Inde ou du Népal, où les traditions confucéenne et hindoue sont les facteurs fondamentaux de la discrimination des femmes en raison de l'importance d'un héritier masculin pour assurer le culte aux ancêtres et la continuité de la lignée, le Bouddhisme n'a pas de tradition de culte aux ancêtres, ni de préoccupation de perpétuation de la lignée. Il est concerné par le destin de l'âme qu'il ne faut pas troubler par des considérations terrestres familiales (Jagchid & Hyer 1979 : 175-176). Cette absence de rituels et traditions ne peut engendrer les conséquences démographiques dramatiques qu'elle revêt ailleurs (p.ex. en Chine ou en Inde) pour des parents demeurés sans héritier masculin.

¹² Pour mémoire, le titre de dalaï-lama a été donné à Seunam Gyatao (1385-1438), chef de l'ordre des Gelugpa (Bonnets Jaunes) par les Mongols. « Dalaï » est un terme mongol signifiant « océan ».

Conclusion

La Mongolie partage de nombreux traits en matière de système familial avec les autres pays d'Asie. Néanmoins, bien que patrilineaire et patrilocal, le système familial mongol n'a pas les mêmes conséquences en termes de discrimination féminine qu'ailleurs en Asie (particulièrement en Chine et en Inde). La comparaison de quelques indicateurs sociodémographiques montre que la situation des femmes mongoles (de leur naissance à l'âge adulte) est bien différente du sort réservé aux femmes ailleurs en Asie. Cette non-discrimination à l'égard des femmes est le reflet de substrats anthropologiques (culturels, religieux, historiques) différents.

En Mongolie, ces substrats trouvent leur origine dans les limites imposées par les conditions biogéographiques qui ont façonné le développement d'un mode de vie basé sur le nomadisme pastoral et dans la tradition bouddhiste que le pays a embrassée depuis plus d'un millénaire. La conception du genre au cœur de ces deux éléments structurant la société mongole ne débouche pas sur la discrimination des femmes lorsque les individus, la famille ou la société sont mis sous pression. Ailleurs, en Chine confucianiste, en Inde hindouiste, une descendance masculine est un élément fondamental à la survie de la famille et un principe central dans la tradition religieuse ; ces substrats impliquent des comportements différents en réponse aux changements économiques et sociaux. En temps de crise, face aux transformations socioéconomiques majeures, les individus puisent dans les substrats anthropologiques à leur disposition. Selon les caractéristiques de ce stock de ressources, les conséquences diffèrent. Par exemple, le déclin de la fécondité exacerbe la discrimination féminine en Inde et en Chine ; la réduction du nombre d'enfants au sein des familles augmente les chances des couples de demeurer sans héritier masculin, mettant ainsi en péril la lignée familiale et condamnant les ancêtres à l'oubli ou à l'errance, et renforçant en dernier lieu le besoin d'avoir *au moins* un fils (Das Gupta & Bhat 1997 ; Larsen et al. 1998 ; Das Gupta et al. 2003). Le développement des moyens de détermination du sexe du fœtus et leur accès à large échelle de plus en plus facilité offrent aux couples de trouver dans la « modernité » des vecteurs permettant l'expression de ces substrats anthropologiques ; loin de s'en affranchir, le développement socioéconomique les exacerbe. En Mongolie, après presque 70 ans d'expérience socialiste, la transition vers la démocratie et l'économie de marché se traduit par une redéfinition totale des cadres de vie des individus. Sur le plan démographique, la fécondité s'effondre à 2,5 enfants par femme en 1993 contre 4,6 quatre ans plus tôt à la veille de la chute du système. En raison de substrats anthropologiques bien différents, et malgré la brutalité des changements socioéconomiques et l'effondrement de la fécondité, aucune discrimination féminine ne se constate dans les indicateurs sociodémographiques.

L'examen des substrats anthropologiques et leur importance pour la compréhension de la manifestation de phénomènes sociodémographiques montre le poids de l'histoire sur les trajectoires présentes et futures des sociétés – la *dépendance du sentier*¹³. Les modèles culturels spécifiques mis en place au cours de l'histoire expliquent ainsi les réactions différentes des sociétés face aux changements.

¹³ « The forces making up the contemporary world, common for most part in all societies, are not the only factors shaping these societies, because societies' own historical trajectories, different in each case, will also contribute to the specific contours of the present and the future. This concept, known as « path dependency », refers to a simple but important reality. No matter how nearly universal the factors of modernization may be, once they enter into contact with different historical, cultural, geographical, or social realities, the end result will necessarily be different in each context. The confluence of factors of change and of structural realities, with different results every time, has occurred many times in the past, and there is no reason that the near future should be different. [...] [T]he realities of the present-day world cannot be adequately understood without bearing in mind both contemporary forces and historical traditions. » (Reher 1998 : 221).

BIBLIOGRAPHIE

- ATTANÉ, I. & C.Z. GUILMOTO (ed.) (2007), *Watering the Neighbour's Garden : The Growing Female Deficit in Asia*, Paris, CICRED.
- ATTANÉ, I. & J. VÉRON (ed.) (2005), *Gender Discriminations among Young Children in Asia*, Pondicherry, French Institute of Pondicherry, Centre population et development, collection Sciences sociales 9.
- ATWOOD, C.P. (2004), *Encyclopedia of Mongolia and the Mongol Empire*, New York, Facts on File.
- BAABAR, B. (B. BATBAYAR) (2005), *History of Mongolia* (traduit du Mongol), Cambridge, University of Cambridge, The Mongolian and Inner Asia Studies Unit.
- BAREJA-STARZYNSKA, A. & H. HAVNEVIK (2006), « A preliminary study of Buddhism in present-day Mongolia », in O. Bruun and L. Narangoa (ed.) *Mongols: From Country to Cities. Floating Boundaries, Pastoralism and City Life in the Mongols Lands*, Copenhagen, NIAS Press, pp. 212-236.
- BAWDEN, C.R. (1989), *The Modern History of Mongolia*, (afterword of Alan Sanders), London/New York, Kegan Paul International.
- BÉLANGER, D., KHUAT THI HAI OANH, LIU JIANYE, LE THANH THUY et PHAM VIET THANH (2003), « Les rapports de masculinité à la naissance augmentent-ils au Vietnam? », *Population-F*, 58(2), pp. 255-276.
- BENGTSSON, T., C. CAMPBELL & J.Z. LEE (ed.) (2004), *Life Under Pressure. Mortality and Living Standards in Europe and Asia, 1700-1900*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- BRUUN, O. (1996), « Household sedentarization reversed. Pastoral nomadism flourishing on the Mongolian steppes », *Folk*, 38, pp. 83-105.
- BRUUN, O. & O. ODEGAARD (1995), « A society and economy in transition », in O. Bruun & O. Odegaard (eds.) *Mongolia in Transition. Old Patterns, New Challenges*, Richmond, Curzon Press, pp. 23-41.
- COOPER, L. & N. GELEZHAMTSIN (1994), « Pastoral production in Mongolia from a gender perspective », London, International Institute for Environment and Development, *RRA Notes 20: Livestock*, pp. 115-123, disponible sous (dernier accès le 25 mai 2008) : http://www.iied.org/NR/agbioliv/pla_notes/documents/plan_02014.PDF
- COURBAGE, Y. et E. TODD (2007), *Le rendez-vous des civilisations*, Paris, Seuil, coll. « La république des idées ».
- DAS GUPTA, M. (1998), « Lifeboat versus corporate ethic : Social and demographic implications of stem and joint families », dans A. Fauve-Chamoux & E. Ochiai (ed.) *House and the Stem Family in EurAsian Perspectives*, Kyoto, International Research Center for Japanese Studies, pp. 444-466.
- DAS GUPTA, M. & P. N. MARI BHAT (1997), « Fertility decline and increased manifestation of sex bias in India », *Population Studies*, 51(3), pp. 307-315.
- DAS GUPTA, M., J. ZHENGHUA, X. ZHENMING, L. BOHUA, W. CHUNG, & B. HWA-OK (2003), « Why is son preference so persistent in East and South Asia ? : A cross-country study of China, India and the Republic of Korea », *Journal of Development Studies*, 40(2), pp. 153-187.
- DAVIS, K. (1955), « Institutional factors favoring high fertility in underdeveloped areas », *Eugenics Quarterly*, 2, pp. 33-39.
- DYSON, T. & M. MOORE (1983), « On kinship structure, female autonomy, and demographic behavior in India », *Population and Development Review*, 9(1), pp. 35-60.

- ESCAP (2007), *Statistical Yearbook for Asia and the Pacific 2007*, New York, United Nations, disponible sur internet : <http://www.unescap.org/stat/data/syb2007/>
- HAJNAL, J. (1983), « Two kinds of pre-industrial household formation system », in R. Wall, J. Robin & P. Laslett (ed.) *Family Forms in Historic Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 65-104.
- JAGCHID, S. & P. HYER (1979), *Mongolia's Culture and Society*, (with a foreword of Joseph Fletcher), Boulder/Folkestone, Westview Press/Dawson.
- KAPLONSKI, C. (2004), *Truth, History and Politics in Mongolia. The Memory of the Heroes*, London, Routledge Curzon.
- LARSEN, U., W. CHUNG, & M. DAS GUPTA (1998), « Fertility and son preference in Korea », *Population Studies*, 52(3), pp. 317-325.
- MEARNS, R., D. SHOMBODON, G. NARANGEREL, U. TUUL, A. ENKHAMGALAN, B. MYAGMARZHAY, A. BAYANJARGAL & B. BEKHSUREN (1994), « Natural resource mapping and seasonal variations and stresses in Mongolia », London, International Institute for Environment and Development, *RRA Notes 20: Livestock*, pp. 95-105.
- MESLÉ, F., J. VALLIN & I. BADURASHVILI (2007), « A sharp increase in sex ratio at birth in the Caucasus. Why? How? », in I. Attané and C.Z. Guilomoto (ed.) *Watering the Neighbour's Garden: The Growing Demographic Female Deficit in Asia*, Paris, CICRED, pp. 73-88.
- MOLYNEUX, M. (1995), « Gendered transitions : A review essay », *Gender and Development*, 3(3), pp. 49-54.
- NEUPERT, R.F. (1996), *Population Policies, Socioeconomic Development and Population Dynamics in Mongolia*, Canberra, Australian National University, Research School of Social Sciences.
- RANDALL, S. (1993), « Issues in the demography of Mongolian nomadic pastoralism », *Nomadic People*, 33, pp. 209-239.
- REHER, D.S. (1998), « Family ties in Western Europe : Persistent contrasts », *Population and Development Review*, 24(2), pp. 203-234.
- ROSSABI, M (2005), *Modern Mongolia : From Khans to Commissars to Capitalists*, Berkeley, University of California Press.
- SIANGIANA, T.H. & G.L. DASVARMA (2005), « The masculinisation of the sex ratio in Indonesia », paper presented at the Conference *Female Deficit in Asia: Trends and Perspectives*, 5-7 December 2005, Singapore.
- SKINNER, G.W. (1997), « Family systems and demographic processes », in D.I. Kertzer & T. Fricke (ed.) *Anthropological Demography: Towards a New Synthesis*, Chicago, University of Chicago Press, pp. 53-95.
- SPOORENBERG, T. (2008), « What can we learn from indirect estimations on mortality in Mongolia, 1969-1989 ? », *Demographic Research*, 18-10, pp. 285-310.
- THE SECRET HISTORY OF THE MONGOLS* (2007), Edited by D. Tumurtoigo, Translated from Mongolian into English by N. Dorjgotov & Z. Erendo, Ulaanbaatar, Monsudar
- VREELAND, H.H. III (1973), *Mongol Community and Kinship Structure*, Westport, Greenwood Press, Behavior Science Monographs